

De plus, Je se prononce lorsqu'on s'identifie à quelqu'un. Ici, l'identification est avec D.ieu.

A Souccoth, le peuple juif s'identifie entièrement à son Créateur. On parle de D.ieu et on prononce Je – **Ani**. C'est l'osmose de la créature. C'est la Création sans la faute de la « génération de la séparation » - Dor Hapalaga.

Ceci contredit toutes les théories et toutes les idéologies qui veulent se passer de D.ieu. pour uni les humains.

Les deux autres religions monothéistes n'ont pas pu éviter ce piège – puisqu'elles associent D.ieu à un homme. Seul Israël a réussi à identifier le **Ani** – Je à son créateur.

L'homme a été créé à l'image de D.ieu, et seule cette partie insufflée à tous les hommes peut les unir.

Les Nations, c'est le multiple, le pluriel. Ils ne supportent pas l'**Un**, le **אחד** - **E'had**. C'est contre leur nature. Elles ne supportent pas la Souccah qui exprime l'habitation ensemble de l'homme et de son Créateur. C'est pourquoi D.ieu les éprouvera avec cette Mitsva qu'ils rejeteront violemment.

Elles veulent le respect de toutes les idées et les idéologies. Ils ne supportent pas la pensée de l'Unique, de l'**UN** – **אחד** - **E'had**. Ils préfèrent la multiplicité qui reste pluriel.

Au moment de la faute de la « Tour de Babel » - « génération de la séparation », un seul homme s'est moqué de leur entreprise : c'est Avraham avinou. Avraham a été appelé par le créateur **אחד** - **E'had** : Ki E'had Kérativ – Je l'ai appelé un (Isaïe).

Avraham a été le seul qui a compris que l'humanité se trompait, et depuis nous travaillons durement et à contre-courant pour réparer cette faute et ramener toute l'humanité à retrouver cette union autour de D.ieu. « Ce jour là, D.ieu sera **UN** et son nom sera **UN** ». C'est ainsi que nous achevons nos prières trois fois par jour.

C'est aussi le sens des sacrifices que nous faisons au Beth Hamiqdach pour les soixante-dix Nations, pour les ramener à D.ieu, au **אחד** - **E'HAD**.

Prions donc pour que notre Créateur nous aide à réaliser ce rêve d'Union autour de son Nom.

Elie ELBAZ

Responsable du Kodech à l'école Yéhouda Halévy



Elie Elbaz donne, dans le cadre des activités du Comité Sépharad, un cours de Téhilim à tous les jeunes de la Communauté de 7 à 13 ans, tous les Chabbath matins, à 11h30.

SIM'HAT BEIT HACHOÉVAH

Rav Raphaël ELGRABLY

שמחת בית השואבה

Soukot est appelé « Zman Simhaténou »
זמן שמחתנו « la période de notre joie ».

La raison de cette joie est certainement liée à la fête de Kippour qui vient de passer et où tous nos méfaits ont été pardonnés. Nous rentrons donc à Soukot blanchis de nos fautes. Y a-t-il une plus grande joie pour qui désire se rapprocher de D. ?

Cependant, nous trouvons pendant Soukot, une autre raison de réjouissance, apparemment sans rapport avec la fête. Cette joie est nommée « Sim'hat Beit Hachóévah - שמחת בית השואבה - littéralement « la joie liée au puisage ».

Il s'agit d'une cérémonie qui avait lieu pendant Soukot : Elle consistait à puiser de l'eau de source qui allait servir aux libations sur l'autel, le Mizbéah'מזבחה. D'ordinaire les libations étaient composées de vin, alors qu'à Soukot on ajoutait des libations d'eau. A l'occasion du puisage de cette eau, tous les soirs de Soukot on faisait la fête au Temple.

A ce sujet, la Michna Souka raconte : « Celui qui n'a pas vu la joie du puisage n'a pas vu de joie de sa vie ». De grandes lumières brillaient dans le Temple et éclairaient toute la ville. Les danses se prolongeaient toute la nuit et les plus grands sages d'Israël jonglaient avec des torches de feu et réalisaient des prouesses acrobatiques. La joie était si intense que certains sages n'allaient pas se coucher durant tous les jours de la fête. De nos jours encore, dans de nombreux endroits, on célèbre cette fête en souvenir de ce puisage d'eau.

Quelle est la nature de cette joie ?

Pour répondre à cette question, posons-nous d'abord le problème, pourquoi Soukot se distingue-t-il des autres jours de l'année ? Pourquoi est-ce que d'ordinaire, les libations étaient composées uniquement de vin et pas d'eau ?

La réponse à cette question semble simple. Le principe d'une offrande à D. est d'offrir ce que nous avons de meilleur pour montrer notre reconnaissance. Ainsi D. accepta l'offrande de Hével (Abel) et non celle de son frère, car le premier avait offert du meilleur de son troupeau alors que Caïn avait offert de la mauvaise qualité (Rachi Béreshit 4,3)

Dans la même logique, la Torah nous ordonne de donner les prémices de nos fruits ainsi que les premiers nés du troupeau, au Cohen. En effet, les premiers fruits ou les premiers nés, sont ceux que nous atten-

dons avec impatience et envie. C'est pour cela que nous devons les offrir comme on offrirait le meilleur des plats à un invité de marque pour lui montrer notre considération.

Selon ce raisonnement, nous comprenons pourquoi les libations étaient habituellement composées de vin, pour symboliser que tout ce que nous avons de plus noble, nous l'offrons à D.

Mais alors, se pose la question inverse : Que symbolise cette offrande d'eau pendant Soukot ?

L'eau est pourtant la matière la plus banale, que nous trouvons partout, et n'est pas un objet à offrir, pas même à un homme. Quelle est donc l'idée de cette offrande ?

Nous trouvons dans la Guémara Roch Hachana 16a : נסכו לפני מימ בחג כדי שיתברכו לכם גשמי שנה

« Versez devant moi de l'eau pendant Soukot afin que les pluies de l'année soient bénies ».

Nous comprenons donc le choix de l'eau pour bénir les pluies de l'année. Cependant, il reste à expliquer le mécanisme de cause à effet entre une offrande d'eau sur l'autel et la bénédiction des pluies de l'année. Quelle

est l'intention qui accompagne cette offrande ? Car il est évident que l'acte isolé ne peut, à lui seul, accorder une telle bénédiction.

Pour répondre à cela, nous dirons en introduction qu'une offrande n'a de valeur que si l'homme ressent la dette qu'il a envers D. : Ainsi, son acte sera accompagné d'une intention sincère. L'idée païenne de l'offrande qui consiste à offrir pour apaiser la colère des dieux n'a pas sa place dans la conception juive. Ce qui pousse la Guémara à rappeler que tout ce qui compte dans l'offrande, ce n'est que l'intention, car D. n'a pas besoin du cadeau.

D'autre part, nous savons que la volonté divine est que l'homme reconnaisse que tout ce qu'il possède lui vient de la bonté du Créateur. C'est pourquoi la Guémara enseigne que celui qui consomme sans réciter la bénédiction est considéré comme un voleur, car il ne doit prendre possession de l'aliment que lorsqu'il a reconnu que seule la volonté de D. est à l'origine de cet aliment.

En général, nous ressentons une dette envers D. lorsqu'il nous arrive un événement particulier, inhabi-

tuel ou lorsque nous recevons une chose nous comblant de bonheur. Nous réalisons alors que cette chose est un cadeau du ciel. A ce moment nous sommes à la « Madréga », au niveau, de donner cet objet à D. C'est pourquoi la Torah nous ordonne de donner à D. le meilleur de nos fruits, non seulement pour montrer que nous chérissons la Mitsvah, mais aussi, car c'est là notre vraie « Madréga », parce que nous ressentons notre dette envers Lui.

C'est pour les deux raisons que nous venons d'avancer que durant toute l'année, les libations étaient de vin uniquement.

Pendant la fête de Soukot, le peuple d'Israël s'élève à une nouvelle « Madréga » .

Soukot est l'aboutissement d'un long retour vers D. qui a débuté au mois de Eloul, puis avec les jours

redoutables où tout juif prend conscience de la proximité de son Créateur. Alors vient la fête de Soukot où nous sortons du confort de notre chez-soi et allons nous réfugier « à l'ombre de la Emouna » sous la protection divine. Nous sommes en

mesure de réaliser que la récolte que nous avons amassée en cette période (Soukot est le Hag Haassif) est un cadeau du ciel et nous nous sentons redevables envers D.

C'est à ce moment que vient la Mitsva d'offrir de l'eau sur l'autel. Nous sommes arrivés à la hauteur de reconnaître que l'eau qui fait pousser nos récoltes et que nous buvons quotidiennement, nous la devons à D. C'est donc cette reconnaissance qui bénit les pluies car du moment que nous avons réalisé ceci, nécessairement D. bénit les récoltes.

C'est cette élévation spirituelle qui est à la source de la grande joie de Soukot. C'est ce rapprochement vers notre Créateur qui engendre cette joie.

De nos jours encore, même en l'absence du Temple, la fête de Soukot peut être l'occasion d'une grande allégresse. L'absence de l'eau à offrir n'est pas un obstacle pour ressentir notre proximité avec D. et nous procurer cette joie si profonde et si intense.



Raphaël ELGRABLY

Le Retour à soi

RAV MOSHÉ TAPIERO

Aujourd'hui, peut-être plus que jamais, on s'interroge avec souvent beaucoup d'anxiété sur le sens de l'identité juive. Par delà les multiples exigences des Mitsvoth, qu'est-ce que cela signifie pour l'existence ? Comment porter avec bonheur cette élection faite de devoirs plus que de droits ?

«Les actions des pères font signe aux enfants». Leçon décisive des Maîtres d'Israël qui détermine notre lecture de la Torah. Non pas histoire, fut-elle sainte, mais exposition de l'authentique stature de l'humain telle qu'elle s'exprime à travers la figure des Avoth (patriarches). Non pas commémoration de la genèse d'une nation mais enseignement d'une extrême actualité quant à la seule question qui compte, celle de la constitution du sujet.

On ne se le répétera jamais suffisamment : la question d'Israël est celle de l'humain !

Vivre comme juif, c'est renouer pleinement avec le projet adamique qui seul définit l'authenticité de l'humain. L'attachement à l'axiomatique politique de la pensée occidentale porte à réduire la singularité juive à un particularisme. Ceux-là même qui chercheront une justification du fait juif utiliseront l'hypothétique nécessité d'un passage par le particulier qui offrirait au général, structure et consistance. Contre cette réduction irrecevable du fait juif, les Maîtres d'Israël insistent à dire sa dimension universelle. La caverne de Makhpéla abrite les patriarches mais aussi le tombeau de Adam et 'Hava, pères de l'humanité. Pas d'histoire juive qui ne dise le réel de l'histoire de l'homme.

L'identité juive passe par le Sinai ! Vérité universelle qui vaut aussi bien pour le Juif que pour le non-Juif, le Ben Noa'h.

L'identité juive

Hébreu et Israël. Deux termes pour dire le projet adamique dans toute sa plénitude. Deux vocables explicitement employés par la Torah pour dire l'authentique du fait juif.

Deux régimes portés par deux noms propres, Abraham l'hébreu et Yaacov, genèse et aboutissement du projet adamique. Le premier patriarche réitère, après la chute d'Adam, l'aventure humaine. Yaacov, après avoir vaincu l'ange de la nuit, sera nommé Israël signifiant ainsi l'aboutissement et le plein déploiement du projet, ouvert par la recherche abrahamique. Israël dit l'intériorité de l'aventure adamique vécue dans toute son intensité. Son sens n'est pas accessible à quiconque n'y participe pas pleinement. L'abrahamisme, par contre, constitue une possibilité humaine ouverte à tout un chacun, son sens peut s'effectuer dans tous les gestes et moments de l'existence.

D'emblée, les Maîtres d'Israël, prévenant d'une grave erreur, pointent l'essentiel de la stature abrahamique. Pilier de la générosité dans le monde, ouvrant sa maison au plus pauvre, au plus dénudé, Abraham serait-il symbole de pluralité, l'idéal de la sociabilité ? Mais Abraham est dit « עִבְרִי, Ivri - l'hébreu » : parce que le monde entier se tenait sur un bord et que lui, seul et unique, campait sur l'autre rive. (Midrach Rabba, Bérechit, 42,8. עֵבֶר, Ever signifiant l'autre rive, le côté opposé). Etre hébreu,



c'est avant tout savoir résister à la pression et à l'at-tirance d'une uniformité de conduite, de pensée et de mœurs. Puissance de cette recherche de la vérité, plus intense encore que la sollicitation enivrante de la société.

Abraham l'étranger.

Que signifie cette tenue à l'écart d'Abraham et d'où tira-t-il cette force ? Mais aussi, en quoi son expérience est-elle fondatrice de toute possibilité d'un renouveau de l'aventure adamique ?

Le Midrach décrit comment, plongé dans un monde livré à l'idolâtrie, Abraham a retrouvé le Nom de D.ieu. Encore faut-il s'entendre sur cette recherche et ne pas la réduire à sa seule dimension intellectuelle. D'ailleurs, certains de ses ancêtres et de ses contemporains - Hanoch, Métouchélah, Noa'h, Shem - avaient aussi 'connaissance' du Nom de D.ieu, sans qu'ils soient retenus comme fondateurs d'un renouveau du projet adamique (Voir Rambam sur les lois de l'idolâtrie, chap.I art.2). L'enseignement d'Abraham est existentiel et seul le parcours de son existence ouvrira au sens de l'hébraïsme.

La Torah décrit l'existence d'Abraham comme une longue migration. Sa vie est scandée par les multiples exodes qu'il traverse. Première migration de Ur Casdim vers Canaan. Départ contraint vers l'Egypte pour cause de famine. Retour en Canaan après bien des incidents avec les autorités égyptiennes, etc. Abraham est l'éternel nomade, l'étranger. Ce qui, toutefois, le distingue des innombrables nomades qui ont peuplé la terre est signifié dès le premier verset qui le met en scène : « D.ieu dit à Abraham : Va (pour/vers) toi de ton pays, de ta patrie, de la maison de tes pères, vers la terre que Je te montrerai. » Exode imposé par le commandement, nomadisme comme relation au très-Haut. La migration abrahamique n'est pas d'ordre géopolitique, elle est arrachement au terroir et à la civilisation, étrangeté à l'être et à son régime. Ni mépris de l'ici-bas ni revendication purement idéaliste animent ce projet qui indique plutôt un rapport positif avec l'extériorité, une attache à un au-delà de l'être. L'étrangeté peut être subie comme une malédiction, comme l'inéluctable tragédie humaine. Abraham, cependant, initie sous l'impulsion du commandement, un mouvement volontaire d'exode. Il retourne l'étrangeté en étrangéisation et l'instaure ainsi comme expérience première de subjectivation.

Quel mode d'exister est ainsi indiqué par le commandement ? Un pur exode irréductible à une

seule marche vers la terre promise, migration justifiée par la nécessité de quitter le sol de l'être, de la civilisation, de la sociabilité. Ce qu'indique déjà la ponctuation qui marque une pause entre le commandement d'exode et la promesse d'habitation. Partir, pas seulement pour aller en Israël, mais déjà quitter une terre idolâtre. Le mouvement premier est celui d'un exode et non pas d'une émigration. A moins que l'habitation de la terre promise n'ait d'autre sens que la possibilité d'une résidence qui préserve toujours l'étrangéisation. Les étapes de cette migration - présentées dans le sens inverse à celui d'un parcours d'émigration - dessinent une intensification dans le mouvement d'arrachement du sujet à ce qui lui apparaissait comme son lieu, comme le sol conditionnant la possibilité de son existence. S'arracher à tout enracinement naturel passe par cette triple déchirure:

1. Se défaire de tout nationalisme et en finir avec la vision politique du monde,
2. savoir se définir autrement que par la civilisation,
3. et enfin couper la relation aux parents idolâtres pour retrouver le lien avec sa véritable origine.

Le souci de soi

Abraham l'hébreu, le solitaire. Solitude de celui qui prend parti, envers et contre tous, d'un retour à la parole divine. Mais solitude qui exprime aussi le souci de soi. Abraham a vécu la civilisation de la tour de Babel. Civilisation holiste où l'individu n'a de sens qu'en tant que partie du tout. Les hommes cherchent à s'unir pour "se faire un nom". Que les hommes soient sacrifiés pour la réalisation de cette tour, qu'ils servent bientôt de pierres et de briques, qu'importe ! Seule compte la grandeur du "tous". Vérité de la vision politique du monde. Edifier l'humain mais oublier chaque sujet dans son unicité. Eriger une société où le sujet est réduit à l'individu, l'unique au membre de la série. Certes, la société libérale s'efforce à préserver la plus grande part de liberté à l'individu, à laisser au domaine privé la part la plus importante. Mais en tant que société, réunissant nécessairement les hommes, elle impose encore cette tyrannie du "tous".

Abraham se tient seul et c'est là son plus grand mérite. Plus que les dix épreuves qu'il a subies, c'est cette qualité qui fixera à jamais son nom. Abraham qui a su entendre l'ordre divin : Lékha-Lékha, Va vers le toi. Aller à soi, c'est se savoir appelé par le commandement qui s'adresse à chacun dans son unicité. C'est moi en personne, qu'en ce moment même, la Parole interpelle. Divine assignation par laquelle se constitue le sujet.

Actualité de l'abrahamisme

Reste encore place à une question modeste, eu égard à la hauteur du discours biblique, mais combien grave et décisive pour l'existence : l'abrahamisme est-il une voie ouverte à tous ? Ne le disions-nous pas initié par le Commandement, par cet ordre ponctuel et concret à travers lequel D.ieu s'est fait connaître à un homme particulier ? A l'heure où la Parole n'est plus audible, y a-t-il encore place pour un tel parcours ?

A-t-on cependant porté une attention suffisante à l'étrange mise en scène de ce récit. Il commence abruptement par la révélation de D.ieu à un seul homme sans se soucier de motiver cette élection.

Le choix de Moché comme émissaire auprès d'Israël et du Pharaon est précédé des épisodes qui attestent de la noblesse de celui qui mène le souci de l'autre jusqu'à son extrême limite. Jusqu'à risquer sa vie pour l'autre, jusqu'à inclure dans le visage d'autrui la brebis égarée. Lorsqu'il s'agit de choisir celui qui fondera le peuple de D.ieu, rien n'est dit des motifs de cette élection. Peut-on seulement justifier d'un tel privilège ! Mais la grandeur d'Abraham ne réside-t-elle pas dans l'écoute même du commandement, dans l'accueil de la Parole qui est déjà ouverture à l'extériorité, à l'étrangéisation. Prendre la route de l'exode en obéissant à un Commandement, ce n'est pas répondre à un appel concrètement situé dans l'histoire et porté par une révélation divine. C'est plutôt se conformer à une disposition intérieure, respecter sa nature authentique de sujet créé.

L'exigence d'une migration est portée par le fait même de la créaturalité et, ainsi, touche chaque humain, chaque sujet qui a su préserver sa constitution adamique. Si l'ordre, pourtant adressé à chaque unique dans sa singularité, est signifié dans le texte à propos d'Abraham, c'est qu'il fut le seul à en accepter le poids et à s'engager dans la voie difficile de l'au-delà de l'être. Seul celui qui assume la charge de la Parole divine peut prétendre bénéficier d'une révélation explicite. Les Maîtres d'Israël soulignent ainsi que la migration d'Abraham avait commencé préalablement à l'ordre divin. Abraham avait déjà quitté Ur Casdim, il s'était séparé de la civilisation sumérienne, avant qu'un ordre explicite du très-Haut ne vienne le confirmer dans sa destinée. Jamais, diront les Maîtres, l'en-Haut ne s'émeut si ce n'est par un réveil de l'en-bas (Zohar, fin de Noa'h). Véritable humiliation de l'en-Haut qui seul permet d'entendre le message du Livre dans sa portée



authentique, c'est-à-dire comme oeuvre d'existence. Ex-istence dont le mot porte déjà cette référence à la sortie, à un arrachement vers un au-delà de l'être.

« **בְּכָה חוֹתְמִים**, Békha 'Hotmim – on conclura par toi » : L'histoire se terminera par un retour à la figure d'Abraham. Seule une poignée d'uniques, de solitaires amèneront l'humanité à son achèvement adamique. Non que soit exigé de refaire son chemin. Fils d'Abraham, élèves de Moshé, nous n'avons plus à trouver par nous-mêmes le chemin de la Vérité. La Torah offre les moyens de s'arracher à toute civilisation oublieuse du sujet, en s'inscrivant dans un espace reconstruit où l'identité humaine peut pleinement se déployer. Mais l'enjeu reste le même, la détermination semblable : recherche de la Vérité, envers et contre tous ! Contre une sociabilité outrancière, choisir le soi ; contre l'oubli de l'origine, redécouvrir Adam.

Moché TAPIERO

Il y a quarante ans, l'exode des Juifs d'Algérie.

1

1962 – 2002 : en quarante ans les juifs venus d'Algérie ont apporté un enrichissement culturel et social à la France dont on mesure encore mal l'importance. Par contre, nous avons le sentiment que le judaïsme français a été profondément modifié par un apport de spiritualité et de compétences religieuses que tout le monde reconnaît. Très loin d'être exhaustifs, nous voulons présenter quelques bribes d'informations concernant ces deux apports, en nous attachant à quelques figures en guise d'illustration.

Les juifs d'Algérie et la société française.

Les juifs venus d'Algérie se sont distingués dans tous les domaines de la culture et de la société civile et même politique. Parmi eux, le nombre d'universitaires est incalculable. Beaucoup ont atteint des sommets et sont reconnus par leurs pairs comme faisant partie des meilleurs.

Citons de façon arbitraire :

En médecine : les professeurs Aboulker, Tubiana, Henry Atlan et, plus jeunes, les professeurs José Sahel et Marc Zerbib.

En politique : Jacques Attali, économiste, écrivain et conseiller spécial du président François Mitterrand, M. Allouche, ancien vice-président du Sénat.

En justice : Pierre Draï, premier président de la Cour de Cassation, la plus haute fonction dans la magistrature.

Dans le journalisme, Jean-Pierre Elkabach, Paul Amar, Roland Bacri (Canard enchaîné), Jean Daniel.

Dans le cinéma, Roger Hanin, Alexandre Arcadi.

Chanson : Enrico Macias, Patrick Bruel.

Littérature : Henry Atlan (éthique et biologie) Patrick Girard (historien), Gérard Israël (penseur et homme politique), Shmuel Trigano (écrivain, enseignant et



"1962 : Enfants juifs d'Algérie sur le bateau , en route vers la France"

sociologue, co-directeur de la revue *Pardés*, a contribué à la relance des études juives en France), Jacques Attali (écrivain fécond), André Chouraqui (célèbre traducteur de la Bible, a écrit la première synthèse sur l'histoire des juifs en Afrique du Nord).

Jacques Derrida, un des plus grands philosophes



contemporains. Voici un hommage qui lui a été rendu : « Jacques Derrida est le nom que nous avons choisi pour pouvoir exercer la revendication du droit à la différence et de la penser. » Bakhti Benaouda (écrivain algérien, mort assassiné en 1995).

Nous présentons ci-après, plus en détail, quelques figures emblématiques.

Claude Cohen-Tannoudji, « l'homme qui joue avec l'atome », est né à Constantine (Algérie) en 1933. Prix Nobel 1997 de Physique, Médaille d'or du CNRS en 1996. Professeur titulaire de la chaire de physique atomique et moléculaire au Collège de France depuis 1973.

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Agrégé de Physique, Docteur d'Etat en Physique. Auteur de plus de 170 articles théoriques et expérimentaux et de plusieurs livres sur la mécanique quantique et sur l'interaction des photons avec les atomes. Il est le père de « l'atome habillé » (entouré d'un nuage de photons), modèle désormais familier de tous les chercheurs dans le domaine.

Membre de l'Académie des sciences et de plusieurs académies étrangères, notamment des Etats-Unis. Lauréat de nombreux prix et médailles de prestige.

Grand pédagogue, ses cours d'une clarté exemplaire sont suivis par de nombreux physiciens confirmés, qui se rendent au Collège de France « pour le plaisir de l'écouter ».

Voici un extrait de son allocution lors de la remise de sa médaille d'or du CNRS :

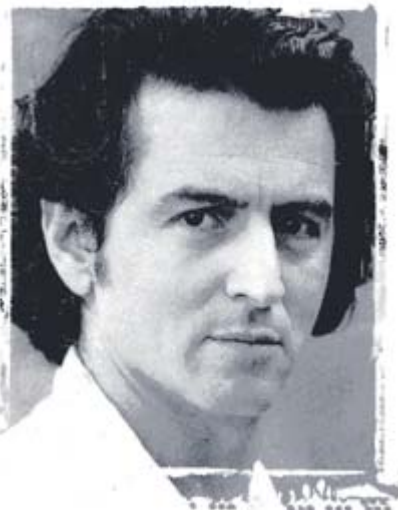
« La recherche est une école où l'on apprend l'importance du dialogue, de la confrontation des idées, du respect d'autrui. Quand on présente un résultat, il faut répondre aux objections, reconnaître ses erreurs, s'il y en a, affiner ses arguments pour obtenir l'adhésion d'autrui, accepter de modifier son point de vue s'il

n'est pas satisfaisant. La démarche scientifique n'est pas seulement porteuse d'espoirs pour la compréhension du monde qui nous entoure, pour la solution des problèmes de santé, d'énergie, d'environnement auxquels nous sommes confrontés. Elle apporte aussi à ceux qui la pratiquent un enrichissement intellectuel et moral. »

Nous lui dédions cette pensée d'Albert Einstein.

« Ce qui reste éternellement incompréhensible dans la nature, c'est qu'on puisse la comprendre ».

Bernard-Henri Lévy : Né à Béni-Saf (Algérie) le 5 novembre 1948, Bernard-Henri Lévy sera l'élève de Jacques Derrida et de Louis Althusser. Agrégé de philosophie, il enseignera à l' Ecole Normale Supérieure, deviendra le chef de file des « Nouveaux Philosophes ». Il collabore dans divers journaux, (Combat, le Nouvel Observateur, les Temps Modernes, le Monde), fonde une revue et réalise des films pour la télévision et le cinéma. Au cœur des combats et des débats de son temps, il est parmi les fondateurs de « l'Action Internationale contre la faim », «Le Comité des Droits de l'Homme », et parraine SOS Racisme. Il crée à Jérusalem avec Béni Lévi et Alain Finkielkraut l'Institut d'études lévinasiennes. Il publie des romans (et reçoit les prix Médicis et Interallié) et des Essais dont « La Barbarie à visage humain » et «Les Damnés de la guerre » avec l'engagement au plus fort de sa sincérité de



« ...veiller sur la probité des mots..,« la Shoah au cœur et dans la tête. » car, et BHL insiste là dessus, le Théorème d'Auschwitz - étalon de l'inhumain- marqueur de génocide absolu, doit dicter à l'homme une vigilance sans répit pour déceler et dénoncer, dès ses premières notes, la musique infâme.

Et BHL à ce titre n'a de cesse, dans ses écrits et sur le terrain, que de se pencher sur la géographie du malheur et de porter sur la scène du monde la voix de la justice. Pareillement, il défend – viscéralement - Israël contre l'incompréhension et le parti pris des médias. Qu'on ne l'accuse pas d'être aveuglé par la voix du sang, il est assez médiatisé pour que l'on sache qu'il a aussi défendu, depuis longtemps, le droit des Palestiniens à une terre.



Raphaël Draï est né à Constantine en 1942. Il quitta l'Algérie pour la France en septembre 1961, quelques mois avant l'exode. Il fit des études de Droit et de Sciences Politiques dont il réussit le concours d'agrégation en 1976. Professeur à l'université de Nancy jusqu'en 1979, il y eut comme collègues Jack Lang et Dominique Strauss-Kahn. De 1979 à 1996 il enseigna à l'université d'Amiens où il devint Doyen de la faculté de droit et des sciences politiques et sociales puis vice-président de cette université. Depuis 1996 il enseigne à l'Université d'Aix-Marseille. Etant l'un des premiers chercheurs à avoir introduit la psychanalyse en science politique, il devient membre de l'école doctorale de psychanalyse de Paris VI.

Brillant orateur (le kahal strasbourgeois l'écoute toujours avec ravissement) et écrivain fécond, il est également journaliste et un défenseur inlassable de la vérité sur le judaïsme et sur Israël, comme cela apparaît notamment dans son ouvrage *Sous le signe de Sion, l'antisémitisme nouveau est arrivé*. Fruits d'une recherche interdisciplinaire, ses ouvrages et études portent sur la communication politique et administrative, sur l'éthique et la guerre.

Ses vastes connaissances de la Bible, se révèlent dans de nombreux livres comme *La Sortie d'Egypte*, le mythe de la loi du talion, *la Traversée du Désert*, *la Communication prophétique* (triptyque) où il a entrepris de remettre en communication l'espace du politique et l'espace de la mentalité biblique.

Les juifs d'Algérie et le Judaïsme français.

Depuis 1962, le judaïsme français a été profondément transformé par la venue massive des juifs d'Algérie, mais aussi par celles, moins importantes, du Maroc, Tunisie et Egypte.

Leur implication dans la vie communautaire est intense. Tout ce qui est relié à la vie juive a proliféré de façon prodigieuse : les synagogues, écoles juives, yéchoth,

centres universitaires d'études juives ; et dans le domaine des prestations : miqvaoth, boucheries, restaurants et traiteurs cachers.

Les responsables rabbins et grands-rabbins, 'hazanim (messieurs Attia (Victoire), Samuel Cohen, Zerbib (Tournelles), Tapiero), ou non-rabbins (Edmond Cohen Tenoudji, ancien président des Tournelles et vice président des Consistoires de Paris et Central, et fondateur de nombreuse écoles juives, Président Zerbib de la synagogue Saint-Lazare, président Marc Zerbib des Tournelles), impliqués dans le renouveau de la vie juive dans la France post-1962, sont légions. Voici une présentation succincte de quelques figures emblématiques.

Rabbi Rahamim Naouri za'l. (1902-1985).

Il fut rabbin de Bône en 1938, et mit l'accent sur l'éducation juive. C'est ainsi qu'il ressentit le besoin d'envoyer pendant les vacances d'été de nom-



breux jeunes bônois à la Yéshiva d'Aix-les Bains. Certains y poursuivirent leurs études et devinrent rabbins en France ou en Israël. Le Grand-Rabbin Rahamim Naouri contribua à la création et au développement d'une école rabbinique en Algérie. En 1962 la grande masse des 4000 juifs de Bône optèrent, comme la majorité de leurs coreligionnaires d'Algérie, pour la France. A Paris, rabbi Rahamim Naouri, aidé de ses disciples comme les rabbins Emmanuel Chouchena, René Sirat et Saül Naouri za'l (son fils), se fixa pour tâche de préserver les acquis religieux de ses compatriotes et de faire retrouver aux juifs de France les valeurs originelles du judaïsme. Il donna ainsi un souffle nouveau à la spiritualité juive en France. Devenu Av Beth Din du tribunal rabbinique de Paris, il transforma de façon radicale cette institution et lui conféra une efficacité qui devait faire face aux besoins énormes d'une communauté religieuse dont le nombre devait dépasser les 300 000 personnes.

JOIFS D'ALGERIE
1962-2000



Rav Yéhoudah Léon Askénazi za'l (1922-1996), penseur et enseignant bien connu du public francophone sous le nom de Manitou. Il a fait ses études juives à la Yéshiva Etz Haïm, auprès de son père Rabbi David Askénazi, grand-rabbin d'Oran et d'Algérie, et ses études de philosophie et d'ethnologie à Alger et Paris. Maître reconnu de la tradition juive, il est avec Emmanuel Lévinas et André Néher, l'un des principaux artisans du renouveau de la pensée juive en France au lendemain de la seconde guerre mondiale. Homme de son temps, Manitou a su exprimer et transmettre dans un langage moderne les enseignements les plus anciens de la tradition juive. Véritable magicien de la parole, il était réputé pour l'enseignement oral qu'il n'a cessé de dispenser devant de vastes auditoires (dont Strasbourg qui a eu le privilège de l'accueillir de nombreuses fois) subjugués par son art de la formulation limpide et de la synthèse qui lui étaient propres. Après sa mort à Jérusalem en 1996, sa famille et ses disciples ont voulu perpétuer son enseignement en éditant ses cours de Parachat Hachavouah dans un livre intitulé « Ki Mitsion, notes sur la Paracha », ainsi que le recueil de nombreuses études écrites mais non publiées jusqu'alors, dans un livre incontournable : « La Parole et l'Écrit . I. Penser la tradition juive aujourd'hui ». (Albin Michel)



Grand-Rabbin Emmanuel Chouchena, né à Bône, fils du grand-rabbin Jacob Chouchena, prédécesseur du rav Naouri. Il était l'élève de ce dernier avant de devenir son gendre. Ses études en Algérie, à Aix-les-bains, au Séminaire Israélite de Paris l'ont conduit à être rabbin à Lille puis à Bône jusqu'à l'exode de 62. En France il occupa les



postes de rabbin de Massy puis de Belleville avant de devenir Directeur de l'Ecole rabbinique de Paris. Parallèlement il a occupé, jusqu'à sa retraite, des fonctions importantes au Beith Din de Paris dans les domaines délicats et ingrats de la Chéhitah et de la cacherouth. Mohel réputé et prisé, il forma de nombreux mohalim qui s'honorent d'être ses disciples. Homme de terrain, il est également un orateur apprécié pour son érudition, sa richesse dans les midrachim et son humour qui procure toujours à ses auditeurs bonne humeur et joie de vivre.

Grand-Rabbin René-Samuel Sirat, né à Bône en 1931, il a été le disciple du Rav Rahamim Naouri en Algérie. Après ses études à Aix-les-Bains et au Séminaire de Paris et un poste rabbinique, il choisit une carrière universitaire. C'est ainsi qu'il a créé le département d'hébreu de l'INALCO et obtenu du ministère de l'Education Nationale la création en 1973 du CAPES d'hébreu moderne, puis, en 1977, celle de l'agrégation d'hébreu, dont il présidait les jurys jusqu'à son élection en tant que Grand-Rabbin de France en 1981.



Il assumera cette fonction jusqu'en 1988. Pendant son sacerdoce il a visité plus de 150 communautés. Celle de Strasbourg a eu le privilège de le recevoir régulièrement, une fois par an. En tant que Grand Rabbin de France, il a développé les relations avec les autorités et les hommes politiques de tous bords, ainsi que le dialogue inter-confessionnel.

Après le grand-rabbinat de France, dès 1989, il s'attela à créer l'Institut Universitaire Européen RACHI à Troyes, dont la vocation est de développer les études juives et les langues hébraïque et arabe (pour étudier certains auteurs dans leurs écrits originaux) de même que l'Institut Universitaire euro-méditerranéen de Montpellier. Le Grand-Rabbin Sirat a été fait Docteur Honoris Causa de la Yéshiva University de New-York ainsi que de l'Université Laval au Québec. Il a également reçu le Prix Katz de l'Université hébraïque de Jérusalem.

Dans son livre *La joie austère*, le Grand-Rabbin Sirat exprime la joie de l'espérance juive et humaine. Sa tradition religieuse est une joie habitée également par les épreuves qui l'ont façonnée de tout temps et spécialement de par l'expérience de la Shoah. Mise à l'épreuve, la Promesse divine faite à l'homme ne cesse pourtant pas de lui communiquer une espérance, une joie, une humanité.

Les Juifs algériens à Strasbourg

Ils s'y sont distingués, comme dans le reste de la France, dans tous les domaines. Ils y ont apporté notamment une conviction et un élan religieux qui ont redynamisé la vie communautaire strasbourgeoise. Les Hiloulot des Balouka et celles des Sellam sont fréquentées par des fidèles de tous horizons. La Brith Mila est devenue une fête agrémentée de chants et de réceptions dignes de l'événement. Avec eux, l'observance des Mitsvoth est empreinte d'éclat, de chants et de joie.

L'intégration aux structures communautaire a été immédiate.

Citons en premier lieu, à titre d'exemple, Maxime Elkaïm, footballeur de talent, qui était déjà entraîneur dans un club en Algérie. Dès son arrivée il s'intégra dans l'équipe dirigeante de Ménora. De 1963 à 1991 il initia au foot de nombreuses promotions d'écoliers juifs.



Dès 1962 le rabbin Albert Hazan et le docteur Aimé Bensmihen za'l ont créé le Comité Sépharad. Mais ils n'auraient pu le faire sans l'apport dynamique et fervent de monsieur David Sellam za'l (responsable de Bischeim), Monsieur



*Maxime Elkahim et Simon Dahan
avec leurs jeunes élèves footballeurs de l'A.S. Menora*

Eliahou Balouka (Léo Cohn puis l'Esplanade) et monsieur Rahamim Adjedj qui en a été longtemps le vice-président.

Le rabbin Abraham Elbaz a pris en mains, dès ses débuts, la communauté de la Meinau. Monsieur Albert Hazan fut le premier rabbin du kahal Léo Cohn qu'il forgea et qu'il transmit, plein d'élan et d'avenir, à son successeur le rabbin Roger Toutou. En 1968, fidèle à son enseignement, Albert Hazan fit sa Alia, et devint aumônier de la police et des prisons. Grand Rabbin, il créa à Jérusalem le Kéren Hatéchouva. Avec le rabbin Toutou, le kahal continua à se développer. Roger Toutou fut appelé à Paris aux fonctions de rabbin puis de Grand Rabbin de la synagogue des Tourn



Cuisin'elle
La Passion du Bien

CUISINES & BAINS
114 - 116, route de la Wantzenau
67000 STRASBOURG ROBERTSAU
Tel. 03 88 41 88 62 - Fax 03 88 41 98 58
Internet : www.cuisin-elle.fr

INTERVIEW

Une page d'Histoire en trois Actes : 1886, 1948, 1962

INTERVIEW RECUEILLIE AUPRÈS DE MESSIEURS ELIYAHOU
BALOUKA ET RICHARD SELLAM



INTERVIEW

Eliyahou Balouka : « Avant l'arrivée des Français en Algérie (1886), les juifs étaient sous la domination des Arabes Mozabites. Les juifs n'ont pas participé à la guerre de 14, ils n'étaient ni sous statut français, ni sous statut Arabe mais sous le statut « personnel ». Ils ont bien vécu jusqu'à la guerre de 39-45.

Ils n'ont pas été mobilisés, mais moi j'ai fait la guerre, j'étais français fonctionnaire... Leur situation s'est encore améliorée après 45 avec l'exploitation du pétrole, pas loin de Gardaia.

Puis il y a eu l'Indépendance d'Israël en 48 qui a été ressentie par les Arabes comme une blessure, mais les Français étaient là pour veiller... »

... « Je me souviens », dit **Richard Sellam**, dont le père Daoud Sellam a fondé la communauté Sépharade de Schiltigheim, « j'avais 7 ou 8 ans, c'était à l'annonce de la création d'Israël, mon père parlait avec des notables Arabes qui lui disaient : « Jamais il n'y aura de nation juive, ça durera 4 jours, 4 ans ou 40 ans, mais pas plus »... Et on n'a pas été inquiétés... ,sauf quand il y a eu des événements en Israël, comme la guerre du Sinaï en 56, Suez... Certains ont laissé éclater leur joie dans des cafés, et ils ont été tués comme le neveu du Rabbin Elbaz. On était alors en plein dans la guerre d'Algérie. Il n'y avait plus de confiance entre les Arabes et nous... »

E.B.... Nous avons alors été boycottés. Les Arabes n'avaient plus le droit d'acheter des biens aux juifs, ou alors ils devaient verser la somme équivalente au FLN. Pourquoi acheter ce qu'ils pouvaient avoir gratuitement à notre départ ? Je me souviens de Chmouel Sellam qui avait un très grand magasin de tissus et qui est parti en laissant les clefs sur le comptoir...

R.S. « ...Nous, on est partis en 57, toute notre famille, en Israël. C'était tellement dur (chômage..) qu'on est revenu 6 mois plus tard à Aflou. Et là, les Arabes de notre quartier nous ont reconnus et très bien accueillis et trois jours plus tard on a ouvert le magasin et tout a marché, vraiment bien, jusqu'en 62 ».

En 62 un représentant du FLN a écrit à mon père pour lui dire que les Juifs d'Aflou devaient reverser un dixième de leur fortune, et par la suite il y a eu une réunion avec FLN et drapeau... et là